

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 9 (2004)

Buchbesprechung: Comptes rendus = Rezensionen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



DROZ Yvan et Hervé MAUPEU (dir.). 2003. *Les figures de la mort à Nairobi. Une capitale sans cimetières*. Paris: L'Harmattan. 263 p. ISBN 2-7475-3627-0.

Peu d'ouvrages en sciences humaines abordent de front la question de la mort dans les processus migratoires. Ceux qui existent traitent généralement des migrations transnationales; ils décrivent les transferts des corps à inhumer dans la terre d'origine, les réseaux de solidarité qui se mettent en place pour permettre le retour au pays, les attachements culturels ou nationaux exprimés lors des funérailles et du deuil (Chaïb 2000; Horst 2004). Dans une perspective similaire mais relative aux migrations internes au Kenya, *Les figures de la mort à Nairobi* abordent cette question sous l'angle des oppositions entre ruralité et urbanité, tradition et modernité, dans une société où il est préférable d'enterrer ses morts dans le terroir familial plutôt que dans les cimetières municipaux.

Cherchant à inscrire les descriptions des pratiques funéraires dans leur contexte symbolique, politique et économique – ce qui constitue selon Yvan Droz et Hervé Maupeu l'aspect novateur de l'ouvrage qu'ils dirigent –, les dix textes qui y figurent dressent «l'état des lieux des pratiques funéraires – comprises dans un sens large – à Nairobi» (p. 1). Introduits par une évaluation du taux de mortalité de la capitale menée par Philippe Bocquier, ces articles décrivent et analysent les intérêts claniques, ethniques, religieux ou nationa-

listes qui se manifestent lors de la préparation et la conduite des funérailles, notamment celles des notables ou *Big Men*. Ils montrent combien la réalité de la mort et ses représentations, dans un environnement marqué par une forte violence urbaine et l'apparition pandémique du sida, sont empreintes de tensions. Celles-ci résultent principalement de l'opposition existant entre les partisans d'un droit coutumier qui impose d'enterrer à grands frais les défunts dans leur terre d'origine et les promoteurs d'une inhumation dans les cimetières qui affaiblit l'emprise communautaire sur le droit de la famille et de la personne.

Dans *Les figures de la mort à Nairobi*, deux types de textes permettent de saisir cette réalité. Le premier, d'ordre anthropologique, privilégie une approche descriptive du traitement du cadavre, de son transport et de son enterrement, ainsi que des conceptions qui sous-tendent les pratiques observées. Ouvrant une perspective historique, Yvan Droz pose un regard détaillé sur la façon dont les Kikuyu, le groupe ethnique le plus important du pays, ont progressivement délaissé la coutume consistant à abandonner les dépouilles à l'appétit des hyènes de la brousse, afin d'«éviter d'être atteint par la souillure rituelle (*thahu*) qui enveloppait tous les cadavres» (p. 19). Dès les années 1920 en effet, avec la colonisation, l'enterrement s'est généralisé car il «devenait un moyen d'affirmer sa modernité et d'inscrire la propriété du lignage dans la terre» (p. 38). L'inhumation dans la propriété familiale est devenu signe de prestige pour la famille et reflet du statut économique, les cimetières apparaissant «comme le dernier recours des familles pauvres, trop pauvres pour pouvoir acheter

quelques mètres carrés de terre pour creuser une tombe» (p. 43).

Pour répondre à cette aspiration à enterrer les morts dans la terre d'origine (*shamba*), de nombreuses actions – souvent coûteuses – doivent être entreprises, ce que relatent les auteurs des cinq textes suivants. Joseph Kariuki centre sa description sur les funérailles kikuyu dans les quartiers de Nairobi; Carolyn Njue s'intéresse aux rituels des Luo, en tenant compte du rapport des familles aux morts décédés du sida; Gilles Séraphin souligne l'influence des affiliations chrétiennes dans la gestion de la mort; Barbara Morovich se penche sur le fondamentalisme prophétique et anticolonial du mouvement religieux *akûrino* et ses rites d'enterrement marqués par la crainte de la souillure par le cadavre; Deyssi Rodriguez-Torres décrit la chaîne des acteurs des rituels funéraires, leurs démarches et les coûts que ces démarches occasionnent en fonction du statut social et économique des défunts. Au-delà de leurs spécificités, ces cinq contributions se complètent et permettent de saisir les multiples réalités de la mort à Nairobi.

Le second type de textes, d'ordre politologique, met l'accent sur les conflits d'intérêts qui sous-tendent bon nombre de funérailles, sur le rôle de la police et de l'Etat dans la violence urbaine, ainsi que sur la dimension nationaliste exprimée lors des enterrements d'hommes politiques ou influents. A partir d'une analyse du nombre d'homicides relatés par le principal quotidien du pays, le *Daily Nation*, Philippe Bocquier et Hervé Maupeu montrent que les variations du taux d'homicides entre 1990 et 2002 reflètent les événements politiques majeurs. Ces variations ne devraient toutefois pas être associées à l'idée que l'insécurité est en constante



augmentation, comme le laissent entendre les journalistes qui condamnent la faillite de l'Etat. Les deux auteurs pensent en effet qu'une certaine régulation de la violence reste opératoire là où l'Etat ne remplit plus son rôle. Ils s'interrogent par contre sur la capacité des gouvernants à contrôler leur police, dont les intérêts corporatistes semblent prévaloir.

Ce point est spécifiquement examiné par Marie-Emmanuelle Pommerolle, dont la discussion porte sur le problème des exécutions extrajudiciaires commises par la police. Il est montré que la politique du *shoot-to-kill* – politique qui consiste à tuer les suspects plutôt que de les arrêter afin de terroriser les criminels – participe de la répression informelle et peut servir les intérêts du pouvoir en place. Pommerolle évoque les nouvelles formes d'actions citoyennes mises en œuvre pour dénoncer les violences du régime, notamment les marches de protestation où le cercueil de la victime est exhibé.

En analysant les enterrements des *Big Men*, Hervé Maupeu défend quant à lui l'idée que «ces funérailles, davantage que les autres rituels politiques [...] expriment un maximum de composantes de la nation kenyane» (p. 232). Il estime par conséquent que la nation, au Kenya, n'est pas une importation occidentale ayant échoué, mais constitue bel et bien une réalité. Les enjeux que cette réalité recouvre s'expriment notamment lors des enterrements des hommes politiques influents des zones rurales. La lecture que propose Maupeu de ces événements souligne l'articulation fragile entre pouvoir central, tradition communautaire et tentatives réformatrices qui détermine le destin des cadavres prestigieux.

Cet ouvrage ne propose aucune

partie conclusive et ne s'oriente donc pas vers une discussion théorique en anthropologie de la mort. Intimement lié au contexte kenyan, il vise plutôt à inspirer les principaux acteurs de l'action publique, ce qu'ont d'ailleurs précisé Droz et Maupeu dans leur introduction. Prenant le parti de ne pas esquisser eux-mêmes les pistes de réflexion allant dans ce sens, ils fournissent néanmoins, dans la variété des textes proposés, de précieux outils pour mesurer l'ampleur des transformations culturelles révélées par la survenue de la mort à Nairobi.

Références

- CHAIB Yassine
2000. *L'émigré et la mort. La mort musulmane en France*. Aix-en-Provence: Edisud.
- HORST Heather Ayn
2004. «Ritualizing home: funerals, transnationalism and the myth of return», in: «*Back a Yaad*»: *Constructions of Home among Jamaica's Returned Migrant Community*, p. 178-200. University College London: PhD Dissertation in Anthropology.

Marc Berthod

LÜEM Barbara. 2003. *Heimathafen Basel. Die Schweizer Rhein- und Hochseeschifffahrt*. Basel: Christoph Merian Verlag. 264 S. ca. 300 Abb. ISBN 3856161899.

Sehnsucht hat einen Namen: Schifffahrt. Bilder tauchen auf: Ozeanriesen am fernen Horizont, schlanke Viermaster hart am Wind, dunkle Hafenkneipen, in denen holzbeinige Matrosen ihr Seemannsgarn spinnen; Eisberge und wiegende Palmen, das weite Meer und die gleissende Sonne der Tropen, Äquatortaufe. Junge, komm bald wieder, ich warte auf dich!

Und die Schifffahrt fasziniert, wie die Autorin Barbara Lüem im Vorwort von *Heimathafen Basel Die Schweizer Rhein- und Hochseeschifffahrt* feststellt. Faszination habe am Anfang des Buchprojekts gestanden, schreibt die Autorin. Die Lesenden begleitet diese Faszination durch das ganze Buch hindurch, ganze 264 Seiten lang, vom Titelbild bis zur Sammlung schiffischer Fachausdrücke am Schluss, wo wir u.a. erfahren was ein «Papsack» ist oder ein «Rudergänger».

Die Idee, die Erinnerungen der ehemaligen Seeleute und Rheinschiffer mit den Bildern aus dem Fotoarchiv der Schweizerischen Reederei und Neptun AG /SRN zusammenzubringen, ist in *Heimathafen Basel* inhaltlich und formal sehr schön und konsequent umgesetzt worden. Bilder und Texte ergänzen sich dialogisch. Die sachlich gehaltenen Abschnitte des Haupttextes innerhalb der vier Kapitel, sie sind am einspaltigen Blocksatz erkennbar, heben sich in

Bezug auf ihr Format von den auch inhaltlich verschiedenen, dreispaltigen und linksbündigen Texten – Erinnerungen von Berufsleuten, Originaldokumenten und Hintergrundinformationen – ab. Eingeleitet wird jedes der reich bebilderten Kapitel von einer kurzen Zusammenfassung des nachfolgenden Inhalts.

Ergänzt wird das Material der Zeitzeugen und Zeitzeuginnen sowie des Fotoarchivs durch die Reportagen des Basler Fotografen Peter Moeschlin über die schweizerische Rheinschiffahrt und die Hafenanlagen in Kleinhüningen und Birsfelden aus den 1950er Jahren und die aktuellen Aufnahmen des Westschweizer Fotografen Jean-Luc Cramatte. Seine grossformatigen Bilder aus dem Hafen Kleinhüningen, wie er sich heute präsentiert, schliessen jedes Kapitel ab.

Im ersten Kapitel beschreibt Lüem die Anfänge und die Entwicklung dieses für das Binnenland Schweiz auf den ersten Blick eher exotischen Wirtschaftszweigs. Die Rheinschiffahrt bei Basel ist zwar seit der Römerzeit belegt, und auf den Weltmeeren fuhren Schweizer Kaufleute schon im 19. Jahrhundert mit eigenen Schiffen – eine nationale schweizerische Schiffahrt, die auch hinsichtlich finanzieller Mittel auf den Staat zählen konnte, entwickelte sich jedoch erst im 20. Jahrhundert. Es war im Wesentlichen die Erfahrung von Versorgungsengpässen mit lebenswichtigen Importgütern während der beiden Weltkriege, die 1919 zur Gründung einer eigenen Rheinflotte und 1941 zur Inkraftsetzung eines Schweizer Seerechts und dem Erwerb einer eigenen nationalen Flotte führte.

Das zweite Kapitel beschäftigt sich mit den Schiffen, ihrer Ladung und dem Löschen der Transportgüter an der Schnittstelle von Was-

ser und Land, den Hafenanlagen mit ihren Kranen, Silos und Tankanlagen. In den Häfen sind nebeneinander – und miteinander in Aktion – unterschiedliche Etappen der technologischen Entwicklung im Transport- und Logistiksektor zu beobachten, ein Hinweis auf «die unterschiedliche Geschwindigkeit der wirtschaftlichen und technologischen Entwicklung der Rheinschiffahrt». Da liegt ein moderner Containerschubleichter neben einem tief im Wasser liegenden Tankschiff, Getreide wird von Kranen gelöscht, während gleich daneben bunte Container von vollständig elektronisch gesteuerten Laufkränen durch die Luft gezogen werden. Diese weltweit genormten Transportbehälter sind, nebst dem Verschwinden der riesigen Kohlenhalden, die augenfälligste Veränderung in den See- und Binnenhäfen.

Ein Unterkapitel zeichnet die Entwicklung der Rheinschiffahrt vom Dampfschlepper zum Containerschiff nach. Hautnah verfolgen wir in einer Fotoserie die Manöver zwischen «einer Dampfboot» (traditionsbewusste Rheinschiffer sprechen von Schleppbooten in weiblicher Form) und Schiffen (bis zu acht), die in einen Schleppzug aufgenommen werden sollen, ein Thema, das im folgenden Kapitel noch einmal detailliert aufgenommen wird. Die letzten Seiten des zweiten Kapitels sind den Hafenanarbeitern gewidmet. Der Text ist leider sehr kurz und allgemein geraten und man hätte sich durchaus mehr zu diesem Thema gewünscht.

Im dritten Kapitel stellt die Autorin das Leben der Schiffer und Seeleute auf dem Rhein und auf hoher See vor. Es liegt in der Natur dieses Themas, dass dieses das persönlichste und intimste Kapitel des ganzen Buchs geworden ist. Informatives zur Ausbildung der

Rheinschiffer – die ersten Schweizer Schiffsjungen begannen ihre dreijährige Ausbildung 1939 auf dem Schulschiff *Leventina*, der Beruf wurde vom Bund erst 1972 anerkannt – und zu den Lohn- und Arbeitsbedingungen der Schiffer und ihrer Familien steht neben persönlichen Briefen und Fotoalben aus dem Besitz ehemaliger Hochsee-Matrosen oder dem Bericht aus dem Leben einer Schiffersfrau.

Interessant ist, in welcher Konstellation hier die alte Frage auftaucht, wie Frauen Familie und Beruf unter einen Hut bringen, denn in diesem Fall war der Beruf des Mannes auch «ihr» Beruf. Solange die Kinder nicht schulpflichtig waren, lebten die Schifferfamilien auf den Schiffen, danach musste sich die Frau entscheiden: Blieb sie bei ihrem Mann auf dem Schiff oder lieber mit den Kindern an Land? Eine Trennung war in keinem Fall zu vermeiden. Möglicherweise wurde die Option für erstere Alternative nach der Eröffnung des Reederei eigenen Schifferkinderheims 1958 vielen Familien ein wenig leichter gemacht. Dazu äussert sich zwar eine Schiffersfrau, spannend wäre es aber auch gewesen, wenn noch ein ehemaliges Schifferskind zu Wort gekommen wäre.

«Ist Kleinhüningen eine Hafenstadt?» fragt Babara Lüem im letzten Kapitel und macht sich auf die Suche nach Spuren einer schiffischen Kultur. Sie findet schwere Anker vor den beiden Gemeindekirchen und auffällig viele Tätowierungen auf den Armen der Männer in den Dorfbeizen. Weniger wahrnehmbar für Uneingeweihte sind die zahlreichen Orte, die mit den Erinnerungen der Schiffer und Seeleute verbunden sind und die Netzwerke, in denen diese sich organisieren, dem Schifferverein und dem Seemanns-Club.



Heimathafen Basel bringt Neues und Spannendes zu einer wenig bekannten Seite der «Verkehrsdrehscheibe Schweiz». In einem einzigen Band sind Dorfgeschichte, Schweizergeschichte, europäische Regionalgeschichte und Weltgeschichte vereint. Nach der Lektüre wird man Schiffe mit anderen Augen anschauen und nicht nur Heimweh-Basler planen dann eine Reise ans Rheinknie. Und schliesslich wird man auch den Artikel in einer grossen Schweizer Zeitung über das «Internationale Seerechtsinstitut [auf Malta] und die Schweiz» (Traverse 2003)¹ plötzlich mit Interesse und einer Menge Hintergrundwissen lesen.

Jürg Schneider

¹ *Traverse. Zeitschrift für Geschichte* 2003 (10), Zürich: Chronos Verlag.

PERKOWITZ Sidney. 2004. *Digital People: From Bionic Humans to Androids*. Washington DC: Joseph Henry Press / National Academic Press. 261 p. ISBN 0-309-08987-5.

Sidney Perkowitz est physicien et enseigne à la *Emory University* d'Atlanta. Il signe ici un ouvrage destiné à un vaste public intéressé par l'émergence des cyborgs, robots et autres machines construites à l'image de l'homme.

En préambule, l'auteur propose sa propre définition des expressions habituellement utilisées pour qualifier ces êtres artificiels, précaution indispensable à l'heure où elles deviennent de plus en plus couramment utilisées par tout un chacun sans définition univoque. Il définit ainsi une série de mots ou expressions tels que «robot» (machine autonome ou semi-autonome construite pour fonctionner comme un être vivant), «androïde» (être artificiel, comme le robot, mais ayant une apparence humaine), «cyborg» (humain comprenant une part de machine pouvant dépasser la part de naturel) ou encore «humain bionique» (équivalent du cyborg, mais dont la part naturelle l'emporte sur celle de la machine).

Cette clarification conceptuelle étant faite, l'auteur consacre presque la moitié de son ouvrage à une sorte de promenade historique à travers ce qu'il nomme l'«histoire virtuelle» puis l'«histoire réelle» de ces êtres artificiels.

L'«histoire virtuelle» recouvre les œuvres imaginaires dans lesquelles ces derniers sont mis en scène. De la mythologie grecque

aux récents films de science-fiction, via l'incontournable *Frankenstein* de Mary Shelley, il passe en revue bon nombre de fictions dans lesquelles l'humain se montre capable de créer la vie, et ceci plus par la grâce des sciences et des technologies que par l'effet d'une action magique.

Dans l'«histoire réelle», l'auteur rappelle le long passé technique dont ces technologies sont tributaires. En effet, elles s'inscrivent d'une part dans la tradition des automates et d'autre part dans l'histoire de l'informatique, dont les grandes lignes sont retracées à travers l'évocation des travaux des pères fondateurs tels que Turing ou von Neumann.

Compte tenu de la définition qu'il en donne, l'auteur démontre – là aussi avec un foisonnement d'illustrations historiques remontant jusqu'à la Grèce ou la Rome antiques – que l'être humain a toujours été bionique. Il dissocie les prothèses fonctionnelles des prothèses esthétiques, les premières étant destinées à pallier des fonctions physiques perdues et les secondes à restaurer une apparence endommagée. Toutes deux apparaissent à ses yeux fort bien dans l'«histoire virtuelle».

Le véritable problème posé par les êtres artificiels renverrait en fait selon lui à la définition du vivant et du non vivant. Il remplace ainsi la question classique de Turing – une machine peut-elle penser? – par une autre, plus actuelle: une machine peut-elle être vivante? Pour tenter d'y répondre, l'auteur s'interroge tout d'abord sur ce que sont le cerveau et l'esprit, et sur la manière dont ils sont liés au corps. Il parcourt ainsi les théories qui ont marqué la réflexion dans le domaine des relations corps/esprit. Les philosophes, mais aussi les praticiens de l'intelligence artificielle, ne ménagent en effet par

leurs efforts pour tenter d'apporter leur pierre à l'édifice de ce que toute une tradition anglo-saxonne a baptisé le *mind-body problem*.

Pour Perkowitz, au-delà de la question de l'esprit et de l'intelligence, le fait que les êtres artificiels soient en mouvement contribue indéniablement à leur aspect vivant. Il relève ainsi que la mobilité est souvent considérée comme synonyme de vie, et cela aussi bien dans le cas des robots humanoïdes qui, à l'image de l'humain, marchent sur deux «jambes» que pour ceux qui, inspirés des insectes, ont plusieurs «pattes» ou encore se déplacent en «rampant». Notons au passage que les propos développés ici au sujet de la marche bipède sont très proches des idées de Leroi-Gourhan dont l'œuvre est souvent méconnue des Anglo-Saxons, comme le confirme le fait qu'il n'apparaisse pas dans la bibliographie. Approfondissant la question de la mobilité, l'auteur suggère que tout mouvement approprié requiert, dans une certaine mesure, une pensée et des sens. À l'instar de tous les tenants du connexionnisme – courant de nos jours dominant en intelligence et en vie artificielle –, il met alors l'accent sur l'importance des échanges avec le contexte, aussi bien pour l'humain que pour la machine.

Les différentes manières pour les êtres artificiels d'être en contact avec l'environnement sont ensuite passées en revue. Sans pour autant sombrer dans des explications techniques incompréhensibles, l'auteur explique par exemple les différentes manières de faire «voir» un robot, mais évoque aussi la reconnaissance des visages et, plus original, la création d'un nez ou d'une langue artificiels.

À propos de la greffe de tels éléments techniques dans l'hu-

main, l'auteur s'interroge sur d'éventuels effets indésirables: du point de vue médical, avec les risques d'infection, mais aussi du point de vue psychologique avec la nécessité d'accepter symboliquement l'implant. De plus, à supposer que de tels effets soient inexistantes, se posent néanmoins des questions éthiques. Avec la possibilité technique d'améliorer l'humain par des implants se profile la question cruciale de savoir qui va décider des critères d'application. Soulignons que l'auteur passe ainsi imperceptiblement d'une médecine de réparation des handicaps à une véritable amélioration de l'humain. Etant pour ma part impliquée dans des recherches sur cette thématique (voir par exemple dans *Tsantsa* 4.1999), je ne peux que regretter qu'il n'interroge pas ce glissement. En effet, d'un point de vue théorique, cette distinction me paraît plus féconde que celle qui est posée entre prothèses fonctionnelles et prothèses esthétiques.

Dans l'ensemble, le livre est agréable à lire, même si les définitions des êtres artificiels initialement posées auraient pu être avantageusement reprises par la suite, qui présente en vrac les développements techniques utiles aux uns et aux autres. En outre, si l'auteur revient parfois sur la notion de «cyborg», il en parle en termes qui ne correspondent pas forcément à la définition qu'il a lui-même donnée. Ainsi, lorsqu'il parle de créer un cerveau artificiel, il évoque la possibilité de cerveaux qui combinent «different forms of electronic brains, brains that combine organic and electronic elements, perhaps even actual living brains inserted into cyborgs» (p. 202). Si le cyborg est un humain avec une part de machine, on comprend mal ce que signifie le fait de lui greffer un autre cerveau

humain. De même, lorsqu'il qualifie de «nanocyborgs» le produit de la fusion de neurones de rats ou d'escargots avec des puces informatiques, on est loin de l'humain-machine posé au début du livre.

Daniela Cerqui



PETERMANN Werner 2004. *Die Geschichte der Ethnologie*. Wuppertal: Edition Trickster im Peter Hammer Verlag. 1095 Seiten; Personen- und Sachregister. ISBN 3-87294-930-6

Dies ist ein grossartiges Buch! Man hat kaum noch zu hoffen gewagt, dass sich endlich einmal ein deutschsprachiger Autor finden wird, der die Geschichte unseres Faches auf so umfassende Weise schreiben würde. Petermann tut dies mit grosser Belesenheit und ansteckender Entdeckerlust. Das umfangreiche Buch überzeugt zunächst in formaler Hinsicht. Die klare inhaltliche Gliederung und die grafische Gestaltung tragen dazu bei, dass der Leser von der Textmenge nicht überwältigt wird. In grafisch gut abgesetzten Einschüben erklärt Petermann ethnologische Begriffe im Kontext ihrer historischen Entstehung und gibt in Randglossen vertiefende Angaben zu Personen und Ereignissen. Das System von Haupt- sowie Unter- und Nebentext, ergänzt durch Fussnoten auf der selben Seite und separate Personen- und Sachregister am Schluss des Bandes, erleichtert die Orientierung und dürfte seinen didaktischen Zweck, das Interesse des Lesers und der Leserin immer neu zu wecken, erfüllen.

«Die Geschichte der Ethnologie» ist in acht Teile und insgesamt 37 Kapitel unterteilt. Die acht Teile folgen grundsätzlich einer chronologischen Ordnung, überschneiden sich jedoch ab dem 18. Jahrhundert, um die «nationalen» Traditionen der deutschsprachigen, der französischen, der britischen

und der US-amerikanischen Ethnographie und Ethnologie im Zusammenhang zu berücksichtigen.

Der erste Teil, «*Avant la lettre*», ist den Vorläufern von Antike bis zur Renaissance gewidmet. Der Rückgriff auf antike und mittelalterliche europäische und arabische Ethnographie wird im deutschen Sprachraum weit selbstverständlicher gepflegt als etwa im angelsächsischen. Petermann führt diese Tradition, die von Klaus E. Müller (Geschichte der antiken Ethnologie) und Laszlo Vayda besonders gepflegt worden ist, auf verdienstvolle Weise weiter. Er tut dies ohne Anspruch auf Vollständigkeit, aber mit gutem Gespür für das Wesentliche, das auch abseits der ausgetretenen Pfade zu finden ist. So geht er nicht nur auf Herodot und Tacitus ein, sondern auch auf Poseidonios und Sextus Empiricus, der, wie schon Rodney Needham gezeigt hat, aus der Auseinandersetzung der skeptischen Philosophie mit ethnographischen Berichten erstmals einen ethischen Relativismus ableitete. Indem er sie im selben Kapitel behandelt, ordnet Petermann die spätantike und mittelalterliche Ethnographie und Ethnologie *avant la lettre* dem selben Überlieferungszusammenhang zu, was durchaus einleuchtet. Die Reiseberichte und ethnographischen Werke von Marco Polo, Ibn Battuta und Ibn Khaldun sowie auch die weniger bekannten von Jordanus Catalanus und alBiruni (von dem die erste Beschreibung des hinduistischen Kastensystems aus dem 11. Jahrhundert stammt) sollen somit nicht nur, wie es üblich geworden ist, auf ihren «modernen» Gehalt hin gelesen werden, sondern vor allem in ihrer Kontinuität mit den diversen antiken Paradigmata verstanden werden.

Das zweite Kapitel, das sich mit den vorwiegend spanischen

Ethnographen Amerikas im 16. Jahrhundert befasst, enthält wiederum zahlreiche Anregungen zu vertiefter Lektüre und vermittelt einen ausgezeichneten Überblick über die wesentlichen Erkenntnisse der letzten Jahrzehnte, die in diesem Zusammenhang für die Ethnologie von Interesse sind.

Im dritten Kapitel stellt der Autor Montaigne und die jesuitischen Missionare in der Neuen Welt einander gegenüber, mit welchen die intellektuelle Aneignung des neu entdeckten Kontinents beginnt. Das vierte Kapitel ist dem im 17. Jahrhundert gross aufkommenden Genre des Reiseberichts gewidmet. Mit einem «*Entr'acte*» zum fiktiven Reisebericht George Psalmanazars über Formosa und dem bis 1996 irrtümlicherweise für eine Fälschung gehaltenen Bericht des Seemanns John Drury über Madagaskar, beide aus dem frühen 18. Jahrhundert, schliesst der erste Teil ab.

In ähnlicher Weise behandeln auch die weiteren sieben Teile der «*Geschichte der Ethnologie*» ihr Thema auf sehr vielfältige Weise und bieten eine Fülle von kleineren und grösseren bibliographischen Entdeckungen.

Die Teile zwei bis vier geben eine klug differenzierende Darstellung von der Frühaufklärung bis zu Romantik und Positivismus wieder. Der zweite Teil ist den verschiedenen universalgeschichtlichen und Entwicklungsstufen-Theorien der Aufklärung und der damit zusammenhängenden Entwicklung eines systematischen Begriffsapparats gewidmet. Auch hier hält sich Petermann an den etablierten Kanon der Themen, vertieft und differenziert die Darstellung aber wiederum anhand einer sorgfältigen und inspirierten Lektüre der neuesten Forschungsergebnisse über Lafitau, Pufendorf, Vico, Buffon, Ferguson, den gros-

sen Reisenden Tavernier und viele weitere Autoren. Im dritten Teil, «Auf vornehmlich deutschen Wegen», streicht Petermann die Leistungen deutscher Theoretiker und Verfasser von Reiseberichten der selben Periode heraus, über die in englisch- und französischsprachigen Darstellungen der Geschichte der Ethnologie kaum etwas zu erfahren ist. Im vierten Teil, «Die Milch der neuen Denkungsarten» geht Petermann auf die im deutschen Sprachraum sonst durchwegs stiefmütterlich behandelte Phase unmittelbar vor der akademischen Institutionalisierung der Ethnologie ein, die erste Hälfte des 19. Jahrhunderts. Im Positivismus dieser Phase – in der Tradition, die von den *médecin-philosophes* über Lamarque zu Comte reicht, und nicht in der schwärmerischen Volksgeist-Romantik Herderscher Tradition – verortet Petermann die Voraussetzung dafür, dass die Ethnologie schliesslich als empirische, von der Autorität textlicher Überlieferung und metaphysischer Begründung ganz losgelöste Wissenschaft konzeptualisiert werden konnte.

Die ersten vier Teile und umfangmässig ein gutes Drittel des gesamten Textes umfassen somit die Vorgeschichte der akademischen Ethnologie und sind vielleicht gerade deshalb besonders spannend zu lesen, weil es für die ethnologische Vorgeschichte noch kein eigentliches disziplinäres Selbstverständnis und somit keine durch autorisierte Fachvertreter selbst hervorgebrachte Darstellungen gibt. Die Teile fünf bis acht folgen dagegen einem durchaus etablierten Kanon. Sie stellen immer noch eine gut und für jene, die damit noch nicht anderweitig vertraut sind, mit viel Gewinn zu lesende Darstellung der Fachgeschichte dar, doch bieten sie insgesamt weniger überraschende und

originelle Einsichten als die ersten vier Teile.

Teil fünf ist der ethnologischen Systematik und den grossen Theorien der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts, dem Evolutionismus und dem Diffusionismus gewidmet, die im «Reich der Fakten» Ordnung schaffen sollten. Der sechste Teil, «Das Besondere der Kultur», ist als einziger ein wenig unglücklich konzipiert, indem er die deutschsprachige Ethnologie, die amerikanische Kulturanthropologie sowie die inneramerikanischen Reaktionen darauf zusammenfasst. Besonders eindrucksvoll ist hier die detaillierte Beschreibung des Niedergangs der deutschen und österreichischen Ethnologie in der Anbieterung an die nationalsozialistische Ideologie und ihre gespenstische Erstarrung in den beiden Nachkriegsjahrzehnten. Der siebte Teil, «Vom Wesen der Gesellschaft», zeichnet die von Durkheim ausgehende Neubegründung der Ethnologie auf einem soziologischen Fundament nach. Der achte Teil, «Der Text der ganzen Welt», fasst schliesslich die Entwicklungen nach der linguistischen Wende zusammen.

Petermanns Einteilung der Geschichte der Ethnologie in acht Teile ist gut durchdacht und sinnvoll. In den Teilen zwei bis vier beschreitet der Autor neue, interessante Wege, lässt jedoch im achten Teil, der die jüngste Fachgeschichte betrifft, auch das einzige grosse Defizit des Buches erkennen: Er ignoriert beinahe vollständig die Tatsache, dass es neben der dem «*linguistic turn*» folgenden «*symbolischen*» und «*postmodernen*» Ethnologie auch weiterhin eine an ethnosozialologischen Fragen interessierte Forschung gibt, die in Europa sogar dominant ist. Die Ethnizitätsforschung, die neuen Entwicklungen in Rechts- und

politischer Ethnologie sowie die ethnologische Genderforschung finden entweder keine oder nur marginale Erwähnung. Pierre Bourdieus Werk wird zwar kurz abgehandelt, doch sein grosser Einfluss auf die zeitgenössische Ethnologie kommt in Petermanns Darstellung nicht zur Geltung. Doch man soll dieses grosse Werk, das sich mit 2500 Jahren (Vor-) Geschichte des Faches befasst, nicht an der Behandlung der letzten 25 messen. Was Petermanns Darstellung auszeichnet ist nicht der Überblick über die zeitgenössische Ethnologie und auch nicht die Originalität in der Konzeption dessen, was die Geschichte der Ethnologie ausmacht, sondern seine bewundernswert fundierte Kenntnis der Literatur, seine spannende und eigenständige Auswahl von Autoren und die vielen Querbezüge zwischen den Epochen und Denkschulen.

Dem Verlag sei gratuliert für das Wagnis, einen so dicken Wälzer auf den Markt zu bringen. Ich zweifle nicht daran, dass es eine zahlreiche dankbare Leserschaft lohnen wird, die im «Petermann» ein zuverlässiges Nachschlagewerk, einen treuen Studienbegleiter oder auch einfach nur einen wunderbaren Schmöker entdecken kann.

Heinzpeter Znoj



REDER Christian und Simonetta FERFOGLIA (Hrsg.). 2003. *Transfer Projekt Damaskus - Urban Orientation*. Wien, New York: Springer. 401 S. ISBN 3-211-00460-2.

Damaskus ist eine geschichts-trächtige, eine legenden- und sagenumwobene Stadt. Der Prophet Paulus floh aus Damaskus, indem er sich bei Nacht in einem Korb von der Stadtmauer herunterliess. Muhammad wollte die Stadt nicht betreten mit der Begründung, man könne nur einmal ins Paradies eintreten. Dass Damaskus auch Gegenstand wissenschaftlicher Forschung war und ist, erstaunt angesichts ihrer Symbolik und Geschichte kaum. Vor allem mit der Altstadt von Damaskus haben sich bereits viele Forschende befasst, allerdings fast ausschliesslich im Bereich der Stadtgeographie, Archäologie, Stadtgeschichte und Stadtplanung. Viele dieser Studien hatten zum Ziel, Damaskus auf der Basis von Archivmaterial und baulichen Überresten zu rekonstruieren und dadurch die «islamische Stadt» zu definieren, welche sich auf der Grundlage «islamischer» Merkmale von der «europäischen Stadt» unterscheidet. Das Konzept «islamische Stadt» leitet sich vom orientalistischen Interesse ab, jedes Phänomen in der «Zivilisation» eines islamisch geprägten Landes als in seiner Gesamtheit durch den Islam bedingt zu sehen. Dieses Interesse führt zu einer extremen Essentialisierung, aber auch zu einer unheilvollen Dichotomie, die auf eine Aufwertung des christlichen Europas und eine Abwertung

des Islam bzw. der islamischen Welt abzielt. Zudem wirkt Damaskus in vielen dieser Studien ausgestorben bzw. menschenleer.

Der Sammelband *Transfer Damaskus* ist dagegen ein Buch, das sich mit persönlichen Erfahrungen und Impressionen, Diversität und Veränderung in Damaskus auseinandersetzt. Mit audiovisuellen Projekten versuchen Studierende der Universität für angewandte Kunst in Wien ihre Konfrontation mit einem ungewohnten sozialen und kulturellen Kontext erfahrbar sowie vermittelbar zu machen. Auf visueller Ebene werden in Ausschnitten die Ergebnisse aus zwanzig Projekten der KünstlerInnen präsentiert. Die visuelle Ebene wird begleitet durch eine Textebene, auf der verschiedene AutorInnen jeweils auf Deutsch und Arabisch aus unterschiedlicher Perspektive Aspekte von Damaskus oder der arabischen Welt thematisieren. Diese Zweiteilung in eine visuelle und textliche Ebene ist an und für sich sehr spannend und inspirierend, aber mit insgesamt 36 Beiträgen ist auch der Rahmen eines Sammelbands überspannt. Im Folgenden möchte ich mich auf die Diskussion der künstlerischen Projekte beschränken, denn 1. vermittelt die textliche Ebene zwar informative, aber keine innovativen Beiträge, 2. ermöglicht die Fokussierung auf die visuelle Ebene – als «textlich-visuelle Erweiterung der *Cultural Studies*» (S. 9) – eine Reflexion über die unterschiedliche Arbeitsweise von Ethnologie und Kunst sowie *Cultural Studies*.

«Transfer» ist das verbindende Thema der vielfältigen Projekte. Der Ansatz der KünstlerInnen, aus Damaszener Alltagssituationen heraus Fremdheitserfahrungen, aber auch politische und kulturelle Prozesse zu thematisieren, ist meiner eigenen ethnologischen

Forschung über die Wahrnehmung der Damaszener Altstadt durch die lokale Bevölkerung sehr ähnlich¹. «Transfer» ist auch ein zentrales ethnologisches Anliegen, im Sinne einer Übersetzung, aber auch Überbrückung von Unterschieden und Gemeinsamkeiten, von Ähnlichem und Fremdem. Weiterer Berührungspunkt zwischen diesem Transferprojekt und meiner ethnologischen Forschung ist die Methode der Feldforschung: auch die KünstlerInnen haben mehrere Wochen in Damaskus gelebt und gearbeitet. Jedoch sind nicht die Gemeinsamkeiten der spannende Aspekt dieses Buches, sondern die unterschiedliche Präsentation und Vermittlung der Ergebnisse. Anstelle einer Lizentiatsarbeit in Form einer Monographie, zielen die Projekte in ihrer teilweise verblüffenden, provozierenden und inspirierenden Präsentation bewusster auf die Wahrnehmung und die Erfahrung aller menschlichen Sinne. Die vorgestellten Projekte könnten demnach allen EthnologInnen als Inspirationsquelle dienen, wie man Forschungsergebnisse auch anders darstellen und vermitteln kann. *Könnten* – weil die Buchform den multimedialen Projekten durch die Reduktion auf die graphisch-textlichen Aspekte gezwungenermassen nicht entsprechen kann. So werden zwar spannende Ansätze zu einer alternativen Form des Wissenstransfers vorgestellt, doch leider vermitteln die meisten Projekte in vorliegender Form (aus Platzmangel?) nicht ausreichend Informationen und Erfahrungen, um die angedeutete Mehrdimensionalität zu erkennen und zu erforschen.

Meine grösste Kritik an der Darstellung vieler Transferprojekte ist, dass der Aspekt des «Transfers» entweder gar nicht oder nur sehr oberflächlich umgesetzt oder präsentiert wird, d.h. es fehlt oft

eine vertiefte Auseinandersetzung mit den DamaszenerInnen, die als Teilnehmende oder als «Publikum» beteiligt waren. Die fehlende Sichtbarkeit des Transfers zeigt meines Erachtens grosse methodologische Unterschiede zwischen diesem Transferprojekt und meinem Forschungsprojekt. Illustrieren möchte ich diese Kritik am Projekt Aqua_plan I-III, in welchem die Autorin Rempel die Passanten mit einem Trinkwasserbrunnen konfrontiert, der das Wasser aus dem stark verschmutzten Barada-Fluss bezieht. Durch ihr Projekt im öffentlichen Raum möchte sie Begegnung, Kommunikation, Auseinandersetzung ermöglichen. «Das vermeintlich vertraute Objekt irritiert den Passanten durch seine falsche Platzierung im öffentlichen Raum und konfrontiert mit der vorhandenen Problematik der Umweltverschmutzung» (S. 326) – dieser Satz ist jedoch der einzige, der den Aspekt der Begegnung, Kommunikation oder Auseinandersetzung des von der Ausgangslage her ausserordentlich spannenden Projekts thematisiert. Der Fokus vieler Projekte liegt auf der Umsetzung der in Wien konzeptionalisierten und ausgearbeiteten Ideen. Dadurch bleibt kaum genügend Freiraum, um die DamaszenerInnen aktiv an den Projekten teilhaben zu lassen. Die Stadt Damaskus und ihre BewohnerInnen bildet daher oftmals lediglich die Kulisse. Hier wird der grosse Unterschied in der Herangehensweise sichtbar: Während die Kunststudierenden ihre eigenen Ideen verwirklichen und somit auf einer etischen, vielfach sogar eurozentristischen Ebene bleiben, machte ich es mir in meiner Lizentiatsarbeit zur Aufgabe, die etische Ebene durch eine emische zu erweitern. Mein Ziel war es, die DamaszenerInnen nicht einfach als «Publikum» einer Inszenierung zu

betrachten, sondern ihre Wahrnehmungen und ihre Bedeutungszuschreibungen ins Zentrum zu rücken. Durch die Transferprojekte und deren «Selbst-Fokussierung» wurde mir dagegen bewusst, wie wenig meine eigenen Fremdheitserfahrungen in die Arbeit eingeflossen waren. Die künstlerische Herangehensweise zeigt somit auch Wege auf, wie persönliche Empfindungen und Erfahrungen vermehrt in die ethnologische Arbeit einfließen könn(t)en.

Mein Urteil über diesen Sammelband ist zwiespältig. Die Projekte der visuellen Ebene liefern je einzelne «Schnappschüsse». Sie illustrieren sehr spannende und innovative Ansätze zur Wissensvermittlung und -darstellung, bieten leider aber zu wenig, um ein vertieftes Bild und die angestrebte Mehrdimensionalität zu vermitteln. Um das Ziel des Buches – Vermittlungen diverser Damaszener Erfahrungen – zu erreichen, hätte meines Erachtens der Kontextualisierung und dem Verlauf dieser künstlerischen Projekte mehr Platz eingeräumt werden müssen; auch auf Kosten der textlichen Ebene, die über 2/3 des Buches einnimmt. Dies hätte vielleicht die Möglichkeit eröffnet, die Projekte zu erweitern und stärker auf die Reaktionen, Meinungen und Kritiken der DamaszenerInnen einzugehen. Damit hätten sich die Projekte dem Anspruch genähert, den «Transfer» zu thematisieren und zusätzlich die *Cultural Studies* textlich-visuell zu erweitern. In vorliegender Form wurde leider die Chance verpasst, eine nicht «nur» ansatzweise unkonventionelle und innovative Wissensvermittlung zu vollbringen.

Patrik Meier

¹ Patrik Meier hat an der Universität Bern Ethnologie und Islamwissenschaften studiert. Seine Lizentiatsarbeit *Die Damaszener und ihre Altstadt. Eine Studie über die Wahrnehmung der Damaszener Altstadt und die Diskurse der lokalen Bevölkerung* wurde 2004 als Arbeitsblatt Nr. 22 des Instituts für Ethnologie der Universität Bern (www.ethno.unibe.ch/publikationen/arbeitsblaetter.html) veröffentlicht.



SALLER Vera. 2003. *Wanderungen zwischen Ethnologie und Psychoanalyse. Psychoanalytische Gespräche mit Migrantinnen aus der Türkei*. Tübingen: Edition Diskord. 493 S. ISBN 3-89295-736-3.

Ausgangspunkt dieses im Rahmen einer Dissertation entstandenen Buches bildet die Frage, was für einen Begriff von Kultur der praktizierende Psychoanalytiker sich aneignen sollte, und damit die Frage nach dem Verhältnis von Individuum und Kultur. Unter dem Titel «Eine Theorie des Erkennens als Schnittstelle zwischen Gesellschaftstheorie und Psychoanalyse» erarbeitet Saller im ersten Teil einen eigenen theoretischen Ansatz für ihre therapeutische Arbeit mit Migrantinnen aus der Türkei. In sieben Kapiteln führt sie uns über so verschiedene Stationen wie den ethnopsychiatrischen Ansatz Tobie Nathans (Kapitel 1), das Modell der Kernkultur von Hans-Peter Müller (Kapitel 2), einen Überblick zu verschiedenen kulturellen Charakteristika des Mittelmeerraumes mit besonderer Berücksichtigung der Debatte zu «Ehre und Scham», den kulturspezifischen Heilvorstellungen sowie der türkisch-alevitischen Region (Kapitel 3). Es folgen Bemerkungen zur Funktion der symbolischen Kultur für das psychische Gleichgewicht des Individuums (Kapitel 4). Anschliessend wird, gestützt auf den Philosophen Charles S. Peirce und den Psychoanalytiker Wilfred R. Bion, eine «umfassende Theorie menschlichen Handelns und Erkennens» vorgestellt (Kapitel 5). Kapitel 6 erörtert das von Saller selbst ent-

worfene Konzept des «habituellen Unbewussten» und gibt einen Überblick zu unterschiedlichen Selbstkonzepten in kollektivistischen und individualistischen Kulturen. Zum Schluss folgen Aspekte der therapeutischen Psychoanalyse [7]. Im zweiten Teil wird das Material aus den Therapien mit türkischsprechenden Migrantinnen in einer das Denken ausserordentlich anregenden Weise dargestellt. Die Leserin erhält nicht nur einen Einblick in eine psychoanalytische Praxis, sondern erfährt auch etwas über die Lebensbedingungen und den Alltag von türkischen Migrantinnen. Da es sich um die Darstellung von Therapien handelt, ist klar, dass in erster Linie das Leid, die Erschütterung und die zerstörende Wirkung der Migration ins Blickfeld geraten. Der dritte Teil des Buches ist der Diskussion und den Schlussfolgerungen gewidmet.

Saller bietet keine kohärente Theorie der interkulturellen psychoanalytischen Therapie, sondern sie zeigt im Detail, wie sie arbeitet und wie sie denkt. Das Konzept des «habituellen Unbewussten» erscheint dabei als grundlegend: Saller hat die psychoanalytische Vorstellung des «Gehalten-Werdens» von den Bezugspersonen (*holding; containing*) als Voraussetzung für die Entwicklung des Säuglings übertragen auf die Bedeutung der Kultur für das psychische und emotionale Gleichgewicht ihrer Mitglieder (S. 123). In diesem Sinne vermittelt Kultur den Individuen Werte und Sinnstrukturen, die zu einem grossen Teil unbewusst sind, auf die aber bei Bedarf jederzeit zurückgegriffen werden kann. Lebt man in gewohnter Umgebung, wird dieses habituell Gewusste durch die alltäglichen Interaktionen bestätigt und vermittelt dadurch Zugehörigkeit und Geborgenheit. Durch die

Migration wird nun ein Teil des habituellen Unbewussten in Frage gestellt. Dieser Verlust von «kulturellem Kapital» bedroht das psychische Gleichgewicht und lässt sich vergleichen mit der Erfahrung und dem Status eines unwissenden und unbeholfenen Kindes. Eine zentrale These von Saller ist, dass es ein gewisses Mass an Geborgenheit braucht, um «Gewohntes» in Frage stellen zu können, und um sich an eine neue Situation anpassen zu können. Die Analyse der Fallbeispiele ergibt, dass im Falle der türkischen Patientinnen die Gefahr des Rückzugs besteht, besonders des Rückzugs auf duale oder symbiotische Beziehungsmuster in der Familie (S. 432). Dieser Rückzug verhindert aber das Fortschreiten des Migrationsprozesses im Sinne der Relativierung des habituellen Unbewussten und führt zur psychischen Erstarrung (S. 438). In solchen Situationen kann ein psychoanalytisch orientiertes, therapeutisches Setting im Idealfall die Funktion des «Halten» für eine Weile übernehmen und so neues Erleben ermöglichen.

Im dritten Teil des Buches werden mögliche Antworten auf die zentralen Fragestellungen des Buches präsentiert: Kann die «traditionelle psychoanalytische Therapie» Migrantinnen aus der Türkei im Falle von psychischen Problemen helfen? Unter welchen Umständen ist es sinnvoll, auf Heilvorstellungen aus den Herkunftskulturen zurückzugreifen? Welche Rolle spielen kulturelle Ressourcen in der Therapie? Saller diskutiert und argumentiert auch hier sehr differenziert. Bei der Lektüre drängte sich mir aber die Frage auf, inwiefern die therapeutische Arbeit mit MigrantInnen rückwirkend auch eine Neuformulierung der psychoanalytischen Theorie und Praxis bedingt. Wenn davon ausgegangen wird, dass

Kultur ein Prozess ist, dass Kultur in erster Linie Vermischung ist und Kreativität und Wandel ermöglicht (S. 93-97), müsste sich doch auch die «traditionelle psychoanalytische Therapie» verändern. Meiner Ansicht nach ist die Auseinandersetzung Sallers mit dem Kulturbegriff insgesamt ein wenig zwiespältig. Ihre Kritik am kulturalistischen Vorgehen Nathans ist zwar durchaus plausibel; aber ich frage mich, inwieweit ihre eigenen Ausführungen geeignet sind, um die Ausgangsfrage nach dem Verhältnis von Individuum und Kultur zu klären. Saller benützt die Arbeiten von Nathan wie eine Folie, auf deren Hintergrund sie ihre Argumentation entwickelt. Nathan berücksichtigt in seinen Therapien die veränderte Bedeutung von bestimmten Vorstellungen und Praktiken im Kontext der Migration zu wenig: «Mir scheint, dass mit dem Heranziehen von Lösungsmöglichkeiten aus der Herkunftskultur der Patientinnen die Kultur als ein in sich geschlossenes System konzipiert wird, das angeblich unabhängig von der sozioökonomischen Realität der Migration weiter besteht. Wir gehen aber im Gegensatz dazu davon aus, dass bei einem allfälligen Weiterbestehen traditioneller Kategorien in der Fremde diese notwendig eine neue Funktion erhalten. Es ginge also dann darum, zu fragen, weshalb diese bestimmte kulturgebundene Vorstellung überlebt hat» (S. 386). Zentrales Anliegen von Saller ist denn auch, einen Kulturbegriff zu formulieren, welcher die Kreativität des Einzelnen berücksichtigt: «Obwohl das die Menschen umgebende Regelwerk grösser ist als der Einzelne selbst, wollte ich nicht einfach im Sinne eines Determinismus von der bereits bestehenden Kultur auf die einzelnen Mitglieder schlies-

sen, sondern ein Modell benutzen, das erlaubt, den Beitrag des Einzelnen, seine Kreativität, mit abzubilden» (S. 165). Aus meiner Sicht eignet sich Müllers Konzept der Kernkultur, welches Saller verwendet, aber nicht, um die Bedingungen der weiblichen Migration aus einer akteurzentrierten Perspektive theoretisch zu fassen. Mit dem Begriff der Kernkultur wird beabsichtigt, Kultur als funktionale Entsprechung zu Wirtschaft und soziopolitischer Entwicklung aufzufassen, es handelt sich dabei also um ein systemorientiertes und ausgesprochen deterministisches Verständnis von Kultur. Die Fallbeispiele im zweiten Teil des Buches zeigen zwar deutlich die vielfältigen Facetten der Biographie von Migrantinnen, doch in ihren Schlussfolgerungen relativiert Saller das Bild der passiven und unterdrückten Migrantin, das in der jüngeren Forschung zu *gender* und Migration unter Beschuss geraten ist, kaum. Vielleicht ist das so beabsichtigt. Aber es widerspricht meiner Ansicht nach dem Kernpunkt der Arbeit, welcher auf theoretischer Ebene die Kreativität und den individuellen Spielraum des Individuums betont. Es stellt sich deshalb die Frage, ob ein anderer theoretischer Rahmen auch andere Resultate bei der Interpretation der Fallbeispiele ermöglicht hätte.

«Why cultural anthropology needs the psychiatrist» hat Edward Sapir einmal gefragt und darauf folgendermassen geantwortet: Die systematische Untersuchung der menschlichen Persönlichkeit ermöglicht es, intelligente Fragen zu stellen (Sapir 1964: 726). Die «Wanderungen zwischen Ethnologie und Psychoanalyse» von Saller illustrieren darüber hinaus, wie anspruchsvoll es ist, die Wechselwirkungen von individuellem

Erleben und Handeln sowie kulturellen Prozessen empirisch nachzuzeichnen.

Literatur

SAPIR Edward

1964. «Why Cultural Anthropology Needs the Psychiatrist», in: D. G. HARING (Hg.), *Personal Character and Cultural Milieu*, S. 718-727. New York: Syracuse University Press.

Brigit Allenbach